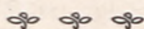
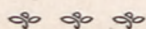


Chronique



NOTES ET INFORMATIONS



NÉCROLOGIE



Les pertes de l'Art Français pendant la guerre. — Les deuils se sont accumulés en si grand nombre, depuis l'interruption forcée de notre revue, que nous pouvons à peine consacrer une simple et sèche mention à des pertes qui auraient mérité de longs articles.

Quelques-uns des plus grands artistes de notre temps appartiennent désormais tout entiers à l'histoire : Rodin, dont l'œuvre seul et le beau musée nous importent, malgré tout le bruit mené par ses thuriféraires attitrés et par les amateurs de petits scandales; Degas, dont les toiles, les études, longtemps réservées aux seuls intimes de la rue Victor-Massé et du boulevard de Clichy, ont été ou vont être dispersées dans des enchères sensationnelles, et dont quelques-unes ont déjà trouvé au Louvre leur asile légitime.

Même après ces grands noms, ceux d'Harignies, Carolus Duran, Bracquemond, Lepère, Odilon Redon, ne peuvent être passés sous silence.

Du moins ces artistes avaient-ils donné leur mesure. Mais quelle perte représente pour l'art français la disparition de tous les vaillants que la guerre vient de faucher en pleine jeunesse!

L'École des Beaux-Arts a perdu 230 de ses élèves; 105 membres de la Société des Artistes français, 23 de la Société Nationale sont morts au champ d'honneur.

Nous espérons saisir bientôt l'occasion de signaler les promesses déjà données par ces jeunes artistes, de rappeler les titres des vétérans disparus.

Que l'on nous permette de réserver aujourd'hui quelques lignes à trois des collaborateurs que vient de perdre notre revue.



Eugène Grasset. — Mort à Paris, le 23 octobre 1917, il était né à Lausanne le 23 mai 1845. Son père, maître ébéniste, qui voulait faire de lui un architecte, l'envoya pendant deux ans suivre les cours du Polytechnicum de Zurich. Après un séjour dans sa ville natale, puis à Marseille, Grasset se fixa à Paris, dans l'automne de 1871 et y conquist peu à peu une place éminente dans l'art décoratif.

Ce n'est pas aux lecteurs d'*Art et Décoration* qu'il est nécessaire de rappeler son œuvre considérable. Son illustration des *Quatre fils Aymon* (1881-1883), ses affiches de la *Librairie romantique* ou de *Jeanne d'Arc*, ses cartons pour les *Vitraux de la cathédrale d'Orléans* (1893), sont dans toutes les mémoires. Dessinateur d'affiches, d'étoffes, de papiers-peints, de tapis; illustrateur, verrier, ébéniste, ferronnier, architecte, faïencier, émailleur, Grasset a abordé toutes les techniques. Il a composé des reliures et des mosaïques, dessiné le caractère typographique et les vignettes qui portent son nom et qu'utilise encore cette revue.

Plus encore que son œuvre, son enseignement a laissé des traces ineffaçables. Par ses cours, ses articles, ses traités, Grasset a formé d'innombrables élèves. Certains ont figé sa manière dans une froide « stylisation », mais beaucoup ont appris de lui l'amour de la nature, le respect de la technique et le souci de la destination, qui ont permis la renaissance de l'art appliqué.

Lucien Magne. — Né en 1849, fils et petits-fils d'architecte, Lucien Magne fut architecte à son tour. Il eut de sa profession l'idée la plus haute et la plus large ; elle est le centre d'où rayonnent les nombreuses et diverses manifestations de son activité.

En même temps que ses relevés des vieux monuments d'Autun (1877) et d'Angers (1878) le faisaient nommer architecte des Monuments historiques, il abordait la construction en fer dans les nouveaux marchés de Paris (1873-1885).

Dès 1885, il inaugurait ses études sur l'art décoratif par la publication de *l'Œuvre des Peintres-verriers français*.

Ainsi, il se formait de lui-même selon la doctrine qu'il devait enseigner plus tard, appuyant ses premiers pas à la fois sur la tradition et sur la technique.

Peu à peu, se dégagant de l'influence des formes passées, il affirmait son esprit original et moderne par des œuvres qui devenaient plus hardies à mesure qu'il avançait en âge.

Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer ses premiers travaux, comme les hôtels du 42 et du 44 de l'avenue de Villiers (vers 1880), au clocher de Saint-Bruno, au portail du cimetière des Chartreux, à Bordeaux (1895-1897), au palais de la Grèce (1900), au Sanatorium de Bligny (1901-1903), à l'hôtel de la Société française des Reports et Dépôts (1910), au Campanile de Montmartre (achevé en 1912).

Devenu professeur d'histoire de l'architecture à l'École des Beaux-Arts, en 1891, et professeur du cours d'Art appliqué aux métiers, au Conservatoire des Arts et Métiers, en 1899, il répandit ses idées avec un dévouement d'apôtre, attaché à ses élèves comme il l'était à tout ce qui était jeune et actif, mettant à leur service sa profonde intelligence du passé et sa propre expérience de constructeur, de créateur de meubles, d'étoffes, de ferronnerie, d'orfèvrerie.

Collaborateur assidu de notre revue, depuis sa fondation, inspecteur général des Monuments historiques, en 1901, membre de la Commission anglo-franco-allemande du Parthénon, de la Commission de la Cathédrale de Lausanne, organisateur du Musée des vitraux, au Trocadéro (1910), fondateur de la Société de l'Art

appliqué aux Métiers (1912), Lucien Magne ne cessait d'étendre son activité.

Il luttait pourtant, depuis quelques années, avec un rare courage, contre le mal qui devait l'emporter, en 1916. Mais il n'abandonnait rien des entreprises auxquelles il avait voué sa vie. Quelques jours avant de mourir, il revoyait encore les volumes *Cuivre* et *Bronze*, pour sa publication de *l'Art appliqué aux Métiers*.



Paul Cornu. — Né à Livry (Nièvre), le 15 août 1881, il sortit de l'École des Chartes en 1906, avec le diplôme d'archiviste-paléographe.

Secrétaire de la *Revue d'histoire moderne*, fondateur des *Cahiers Nivernais*, bibliothécaire-adjoint de l'*Union Centrale des Arts décoratifs*, collaborateur très actif de la *Société de l'Histoire de l'Art français*, Paul Cornu a publié de solides travaux d'histoire, de bibliographie et d'histoire de l'art.

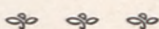
Nous lui devons aussi une petite biographie de *Corot* (1910), deux volumes de la collection *les Styles à la portée de tous*, sur l'architecture et sur la décoration intérieure, une réédition de documents devenus introuvables : *la Galerie des modes et costumes français dessinés d'après nature, 1778-1787*, et *Meubles et objets de goût, 1796-1830*, un précieux recueil des étoffes et tissus de la collection *Besse-lièvre*.

Si utiles que fussent ces derniers travaux, ils ne représentaient qu'une faible partie de la documentation accumulée par Paul Cornu sur l'histoire du costume, dont il était déjà devenu un des spécialistes les plus autorisés.

Signalons enfin que Paul Cornu a rédigé la table des onze premières années de notre revue et rappelons les articles qu'il a publiés ici même sur Carlègle, sur Georges Desvallières, et sur le costume féminin moderne.

La guerre a brutalement rompu les relations qui nous unissaient à cet excellent collaborateur. Mobilisé comme sergent-fourrier d'un régiment de réserve, Paul Cornu fit vaillamment son devoir. Il combattait en Argonne, quand la fièvre typhoïde le surprit. Il succomba le 29 décembre 1914.

LES MUSÉES



Au Musée du Louvre. — Le Louvre ne nous a jamais été aussi cher que depuis qu'il fut menacé par les bombes et les obus ennemis. C'est un soulagement de voir reparaître ses anciennes richesses, au retour de leur exil nécessaire, et c'est une agréable surprise de constater qu'elles se sont sensiblement accrues pendant ces années néfastes.

Tous les bâtiments qui encadrent la grande cour sont déjà accessibles. Une partie des acquisitions nouvelles a été provisoirement groupée dans la salle Lacaze. Des publications spéciales (on nous les donnera bientôt) seront nécessaires pour les enregistrer, car, depuis les antiquités chaldéennes et égyptiennes, jusqu'à la peinture au temps de Degas et de Toulouse-Lautrec, tous les départements du musée bénéficient d'enrichissements appréciables.

Notons au passage le précieux fragment de la frise du *Parthénon*, offert par M^{me} de la Coulonche, les Tanagra de M. Duruflé, les dons de M. Peytel, de M. Jeuniette, et le legs Marteau, qui feront le bonheur de tous les fervents des arts d'Asie. A la sculpture du Moyen Age, M. Jeuniette a offert le merveilleux sourire d'un ange en bois, du XIII^e siècle, frère cadet de l'ange martyr de Reims, tandis que, grâce à M. Fenaille, pourra figurer, parmi les primitifs de notre peinture française, une rare *Pieta*, peinte sur un médaillon circulaire, vers la fin du XIV^e siècle. Les boîtiers

de montre de M. Paul Garnier, les beaux meubles du baron de Schlichting, (légues en compagnie de nombreuses toiles, parfois plus décevantes) compléteront utilement nos collections d'objets d'art. Si riches que nous fussions déjà en dessins de Claude Lorrain, l'admirable série offerte par les Amis du Louvre mérite une particulière reconnaissance. Le *Repas de Paysans*, de Le Nain, *Le Souffleur*, de Chardin, légué par M. Paul Bureau sont dignes de leurs auteurs et du Louvre.

Plus près de nous, Géricault, Turner, Ingres, Delacroix, Dauzats, Millet, Chassériau, Barye, Manet, Renoir, Sisley, sont très utilement représentés. Nous avons désormais de Fantin-Latour les œuvres capitales, puisqu'aux grandes toiles du Luxembourg et de la collection Moreau-Nélaton s'ajoutent au-



Portrait de famille (1860).

DEGAS.

deux fameux groupes de portraits : le *Coin de Table*, de 1872, donné par M. Blémont, et *Autour du Piano*, de 1885, donné par M. Ad. Jullien.

D'un autre maître, qui, au lendemain de sa mort, est déjà un de nos classiques, Degas, nous avons, outre d'incomparables dessins, les toiles, longtemps réservées aux seuls intimes, qu'il ne fallait laisser échapper à aucun prix, parce qu'elles nous montrent la formation de l'artiste et qu'elles n'ont pas d'équivalent dans son œuvre : *Sémiramis construisant une Ville*, les *malheurs de la ville d'Orléans* et le déjà célèbre

Portrait de famille, acquis avec le concours du comte et de la comtesse de Fels.

D'autres dessins de Degas sont annoncés. Et aussi l'un des meilleurs portraits de Bonnat, *M^{me} Pasca*, actuellement en Amérique. Nous devons bientôt à la libéralité des enfants de M. et M^{me} H. Adam, une délicieuse étude du *roi de Rome*, peinte d'après nature par Prudhon, en 1811. Enfin, un donateur anonyme, récidiviste de la discrétion, vient d'offrir un Corot de la plus rare qualité, *l'Intérieur de la cathédrale de Sens*. Peinte en 1874, un an avant la mort du maître, cette étude est un nouveau témoignage de sa persistante jeunesse. Par sa fraîcheur étonnante d'impression, l'éclat vraiment resplendissant de sa couleur, c'est un des joyaux de l'œuvre de Corot.

Cette liste est trop incomplète pour donner la juste idée de l'activité des conservateurs et de la générosité des amateurs. Il y aurait une véritable ingratitude à s'arrêter à des réserves. Qu'on nous permette seulement de témoigner une reconnaissance particulière aux donateurs qui ont laissé à la Conservation la faculté de limiter ses choix et de grouper les œuvres selon les possibilités du moment. Les deux salles de la collection Thiers semblent s'être rouvertes, à quelques pas de là, tout exprès pour nous rappeler que la collection la plus compacte sert



Dessin pour *Sémiramis*.

DEGAS.

moins utilement au Louvre la mémoire de son fondateur que le chef-d'œuvre isolé, la pièce unique, vraiment digne de combler une des rares lacunes de notre musée.

Le voyage imposé à nos chefs d'œuvre aura eu pour effet de permettre quelques regroupements plus logiques et quelques aménagements plus heureux.

Dans l'ancienne salle Henri II, devenue salle Prudhon, dans l'ancien salon des Sept Cheminées, devenu salle David, il y a plus d'espace, plus de souci de mettre les œuvres en valeur. Le *Sacre*, descendu à la cimaise, cesse d'écraser son ancien soubassement de petits cadres, et gagne une autorité nouvelle. On se doute bien que le bénéfice ainsi obtenu a comporté quelques sacrifices. Les érudits protesteront contre la disparition de telle toile qui les intéressait justement parce qu'elle n'intéresse plus personne. Il faut laisser protester. Tant mieux si on peut nous faciliter l'intelligence des chefs-d'œuvre en les mettant à leur place historique. Mais il n'y a plus ni intelligence, ni chef-d'œuvre, si une toile n'a pas la lumière, l'espace, le voisinage de formes et de couleurs auxquels elle a droit. Tous ceux qui recherchent au Louvre l'éducation et la



Dessin pour *les Malheurs d'Orléans*.

DEGAS.

joie de leurs yeux applaudiront aux efforts qui sont faits pour grouper logiquement les œuvres sans les traiter cependant comme les fiches d'un catalogue ou les plantes mortes d'un herbier.

Ceci ne conduit nullement à désirer le mélange systématique de toutes les séries, pittoresque dans un cabinet d'amateur, mais qui serait vite fastidieux à l'échelle de notre grand musée. L'œil et l'esprit sont parfaitement satisfaits, par exemple, en retrouvant l'excellent arrangement des salles du mobilier, qu'inaugura autrefois notre collaborateur Émile Molinier. C'est bien le meuble qui domine et qui retient ici l'attention, mais quelques bustes, quelques bronzes, quelques pastels, quelques dessins, opportunément empruntés aux départements voisins, suffisent à compléter les ensembles et à leur redonner la vie. C'est avec raison que l'on a conservé cette solution moyenne, encore améliorée par d'heureuses retouches.

Des mois encore seront nécessaires pour restaurer et regarnir les galeries du bord de l'eau. Pour nous faire prendre patience, on a réuni, dans les anciennes salles de dessin, une sorte d'abrégé du musée de peinture. Il y a intérêt à retrouver ainsi, hors de leur cadre accoutumé, quelques morceaux particulièrement précieux. Mais cette exposition, d'ailleurs provisoire, montre aussi, par comparaison, que la lumière de la Grande galerie et du Salon carré n'était pas si défavorable.

Dernière surprise. On a pensé, avec raison, que nulle hospitalité ne convenait mieux que celle du Louvre aux préparations de La Tour, enfin revenues de leurs lamentables pérégri-

nations. Chacun ira revoir, à la suite de nos salles de pastels, cette série incomparable, avant qu'elle ne reprenne à Saint-Quentin sa place légitime.



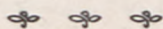
Au Musée Carnavalet. — Avec Georges Cain a disparu l'une des personnalités les plus connues dans le monde des amis du vieux Paris. Sa succession revenait de droit à M. Jean Robiquet, qui, dans les fonctions de conservateur-adjoint du musée Carnavalet, avait depuis longtemps fait remarquer son goût, sa compétence et son activité.

Le nouveau conservateur vient de présider à la réouverture des salles. Certaines séries, encore à l'étroit, ne pourront recevoir leur entier développement que lorsque le musée historique de la Ville de Paris aura annexé les nouveaux bâtiments, déjà construits au nord du vieil hôtel Carnavalet. Mais déjà nous pouvons bénéficier des remaniements très heureux qui avaient été préparés à la veille de la guerre. Au premier étage, en particulier, les salles de la Révolution, enrichies de souvenirs précieux (notamment sur la captivité de Louis XVI au Temple) offrent des classements à la fois plus clairs pour l'esprit et plus agréables pour le simple plaisir de nos yeux.

Il est de mode de répéter que les musées sont des tombeaux où les œuvres s'éteignent dans un sommeil glacé. Ceci ne s'applique qu'aux musées mal tenus. C'est affaire de tact, de savoir et de soins de prolonger la vie des belles choses et de recréer autour d'elles l'atmosphère qui nous fait entrer de plain pied dans l'intimité de l'histoire.



SOCIÉTÉS ET GROUPEMENTS



L'Art de France.— Depuis 1913, d'utiles tentatives d'union, d'organisation et de propagande ont marqué l'activité d'un groupement dont le promoteur est M. Adolphe Cadot.

Ce furent d'abord une *Association amicale des artistes, artisans, architectes et amateurs d'art*, puis une revue consacrée aux questions de doctrine, *l'Art de France*.

L'une et l'autre ont été interrompues, dès leur début, par la guerre. Mais bientôt, en janvier 1915, paraissait le *Petit Messager des arts et des artistes*, libéralement distribué aux mobilisés. Enfin, en août 1916, des réunions et conférences du groupement initiateur est née la *Société l'Art de France, Association amicale des artistes et artisans, des industriels et amateurs*

d'art, qui compte aujourd'hui 1.600 adhérents.

Son siège social est à Paris, 38, rue de Turin. Le secrétaire général est M. Adolphe Cadot; le président est M. Léon Rosenthal.

L'Association a organisé de nombreuses réunions, où sont débattues les questions qui intéressent l'art moderne, sa diffusion, ses applications aux problèmes actuels. Elle se propose d'agir par des causeries, des visites, des publications, des expositions, par la création d'organes régionaux, de bureaux de renseignements artistiques, etc., etc.

Ce programme est vaste. C'est même le seul reproche que nous soyons tentés de lui faire. Pour faire prospérer soit un musée, soit une bibliothèque, soit une école, soit des concours, soit une salle d'expositions, soit une revue, soit un office de renseignements ou d'éditions, soit des organes d'expansion et de propagande, un groupement et un Comité n'auraient pas trop de toutes leurs ressources en hommes et en crédits. Mais *l'Art de France* a souvent et très bien exprimé la nécessité de l'entente et de la coordination. Il a préparé la création d'une Fédération des Sociétés artistiques, dont le premier devoir serait, évidemment, de répartir la tâche entre ses affiliées, de fixer l'ordre d'urgence et de spécialiser les efforts de chacun.

Parmi les formes d'action préconisées par *l'Art de France*, il en est une, entre autres, qu'il serait particulièrement regrettable de ne pas voir sortir de la période des projets et des manifestes, c'est l'œuvre de la *Maison française à l'étranger*.

Construite par un architecte français, meublée par nos décorateurs et cependant adaptée à son milieu, elle serait, dans chaque grande capitale, le P. C. de notre pénétration artistique. Cette « ambassade », où seraient réunis un cercle, une bibliothèque, des salles de conférences et d'expositions, des bureaux de vente et de renseignements, serait le centre régulateur de nos manifestations d'art plastique et d'art appliqué, le conseil et l'intermédiaire de notre effort d'exportation.

Il n'est pas douteux que cette œuvre est à faire et que tout y est à faire. *L'Art de France*, qui a lancé l'idée, est qualifié pour la faire aboutir.

L'Art français moderne. — Fondé à la veille de la guerre, ce groupement, qui siège au Pavillon de Marsan, s'est proposé de remédier à notre péché d'individualisme, de favoriser l'effort collectif, qui peut seul assurer la renaissance de nos industries d'art.

Nous retrouvons en son Comité, quelques-uns des partisans les plus éclairés et les plus sûrs de nos propres idées : MM. F. Aubert, L. Bonnier, H. Bouchard, F. Brunot, Cahen, F. Chapsal, M. Fenaille, A. Fontaine, Frantz Jourdain, Genuys, Herriot, R. Kœchlin, Ernest Laurent, A. Lenoir, L. Marin, L. Metman, G. Moreau, E. Pottier, G. Prouvé, L. Rosenthal, O. Sainsère, P. Vitry. Le secrétaire général est M. Gaston Quénioux.

Depuis janvier 1916, la Société publie un bulletin trimestriel, où sont reproduites et commentées les œuvres de mérite. La personnalité des rédacteurs est le sûr garant que ces recommandations sont opportunes et hautement désintéressées.

La Société s'est proposé, en outre, de créer un Office d'éditions et un bureau de renseignements, pour faciliter les rapports entre les artistes créateurs de modèles, les industriels, les amateurs et le grand public.

Cette partie du programme n'a pu être encore réalisée, par suite des circonstances, et sans doute aussi parce que l'on ne transforme pas en un jour nos vieilles habitudes. Trop de gens, qui se croient acquis à l'idée d'union, s'enfuient au premier mot de concessions ou de discipline.



Comité central technique des Arts appliqués. — Créé par le décret du 20 avril 1916, sur l'heureuse initiative de M. Dalimier, alors sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, ce Comité a vu modifier à plusieurs reprises ses attributions et sa composition.

Les fonctionnaires, les artistes et artisans, les commerçants et industriels y forment trois groupes sensiblement égaux, auxquels s'ajoutent quelques parlementaires, quelques amateurs, des juristes, au total près de 150 membres.

Ce serait beaucoup pour décider et pour agir. Mais le rôle du Comité est purement

consultatif : il enquête, discute, exprime des vœux, donne des avis ; le ministre décide.

Bonne ou mauvaise, cette division du travail a, du moins, le mérite d'être claire et de laisser à chacun ses responsabilités.

Dans ses réunions générales, comme au sein de ses trois Commissions (enseignement ; propagande et expositions ; économie et législation), le Comité a dit tout ce qu'on pouvait dire sur la nécessité de réorganiser l'apprentissage et l'enseignement technique, de former des professeurs, de créer en province des musées modernes d'art appliqué, de commander à nos artistes le décor et l'ameublement des édifices officiels, de protéger la propriété artistique des créateurs de modèles.

Les éléments de décision ne manquent donc pas. Puisque le ministre s'est réservé le soin de conclure, il lui reste à faire voter les lois, à désigner les hommes et à trouver les crédits.

Nous savons qu'il est plus ardu de réaliser que de proposer, mais les problèmes à résoudre sont trop urgents pour ne pas légitimer un peu d'impatience.



Comités régionaux des Arts appliqués. — Ils se partagent vingt-sept circonscriptions régionales (Paris, y compris). Représentés chacun par un délégué au Comité central technique, ils conservent cependant leur autonomie et signalent directement au ministère la situation et les besoins de leurs régions. Les enquêtes réunies jusqu'à ce jour tracent un tableau assez peu brillant de notre industrie d'art provinciale et de notre enseignement professionnel, et appellent un prompt remède à cette situation.

Les Comités régionaux ne sont pas seulement des organes d'études. Ils sont invités à

seconder les écoles locales et à « stimuler la production des arts décoratifs de leur région dans un sens approprié aux besoins de la vie moderne. »

Nous nous ferons un plaisir de signaler toutes les initiatives qui répondront à ce programme excellent.



Club artistique de France. — Une Association vient de se fonder sous ce titre, pour propager l'art français et pour le défendre contre le « bolchevisme artistique ».

Ceci demanderait quelques précisions.

On nous dénonce, sous le nom de bolchevisme, l'esprit de discorde, la décadence artistique et la ruine économique. Mais parmi les agents du bolchevisme, n'y a-t-il pas, entre autres, l'intransigeance des gens en place et leur incapacité de s'adapter à leur temps ?

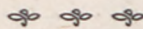
Nous pensons que le meilleur moyen de lutter contre quelques insanités, même encombrantes, c'est de produire et de faire connaître des œuvres vivantes et de bon aloi ; que pour rendre les jeunes artistes moins rebelles à toute discipline, le mieux est de leur fournir un enseignement à la fois nourrissant et libéral ; que pour éviter la décadence et la ruine, il faut tout d'abord venir à bout de la routine et de la contrefaçon.

Si tel est le programme du *Club artistique*, nous ferons volontiers écho à ses campagnes.

Ajoutons que le Conseil de la nouvelle Société est dirigé par M. Marius Vachon et qu'il comprend MM. Cormon, Widor, Laloux, Gervex, Girault, Welschinger, de l'Institut, M. Boisseau, statuaire, MM. Moisset, Paul Chabas et Dawant, peintres, M. Bougenot, amateur, et M. Templier, qui est orfèvre.



VILLES ET MONUMENTS



La Renaissance des Cités. — C'est le titre d'une œuvre fondée en juillet 1916, par M^{re} Tarrade-Page et par le regretté Adar-Mitrecey. Son but est de créer, à côté des

administrations officielles, un centre d'études, un organe d'entr'aide, pour la reconstruction et l'aménagement esthétique et hygiénique des villes, bourgs, villages, usines, fermes, mai-

sons ouvrières, habitations de toutes sortes.

Au siège de la Société, 23, rue Louis-le-Grand, tous les intéressés peuvent trouver les documents, plans et renseignements qui doivent faciliter et coordonner l'extension de nos villes aussi bien que la restauration des régions dévastées. En intermédiaire désintéressé, la Société les mettra en rapport avec les groupements d'architectes ou d'entrepreneurs les plus qualifiés.

Les différents comités groupent, dans le plus large éclectisme, les principales notabilités politiques, administratives, scientifiques, industrielles, artistiques du pays. M. Louis Marin, député de Nancy, préside le bureau directeur; notre collaborateur M. Louis Bonnier, la Commission théorique et technique; M. Georges Risler, la Commission économique et sociale; M. Ferdinand Larnaude, la Section législative et juridique.

La dernière en date des sections constituées est le Comité artistique, que dirigent MM. François Flameng, Aman-Jean, Louis Bonnier, Frantz Jourdain, Moreau-Nélaton, Adolphe Dervaux.

Dans une de ses premières séances, ce Comité a attiré l'attention des municipalités sur la déplorable habitude moderne, d'enlever aux cathédrales leur cadre naturel et de les isoler sur de vastes places sans caractère. Il ne faut pas « dégager » les cathédrales. Si le mal est déjà fait, il faut l'atténuer par des plantations ou des reconstructions opportunes.

Nous nous associons sans réserve à ce vœu. Il doit être entendu non seulement dans les régions dévastées, mais à Paris même. La ceinture de jardins amorcée autour de Notre-Dame a été un très heureux progrès. Quand verrons-nous la verdure conquérir enfin le désert accablant du parvis?



La restauration de la cathédrale de Reims. — Dans le premier mouvement de douleur et d'indignation provoqué par le martyre de la cathédrale, le mot même de « restauration », paraissait une impiété. Toucher à la ruine, c'était faire disparaître le plus éloquent des témoins dressés contre le vandalisme, effacer le souvenir vivant des

épreuves subies. C'était aussi risquer de compromettre définitivement ce qui nous reste d'un trésor national.

Mais l'abstention n'est pas moins dangereuse. Les intempéries continuent l'œuvre du canon et de l'incendie. Chaque jour, de nouvelles pierres se détachent du monument et viennent s'écraser sur le sol. Ce serait un nouveau vandalisme de ne pas limiter le désastre.

Personne ne rêve plus le miracle d'une complète restitution. Mais l'accord s'est fait, peu à peu, sur une solution moyenne.

La cathédrale continuera à vivre et sera rendue au culte. La construction sera réparée. Les pierres utilisables y seront employées. Les plaies seront pansées; les cicatrices resteront.

De la statuaire, rien ne sera refait. Mais sait-on que sur plus de deux mille figures, une soixantaine seulement ont été mutilées?

Déjà un admirable travail de patience se poursuit pour reconnaître et assembler les fragments dispersés. Aucune adjonction, si discrète soit-elle, ne sera tolérée.

Ce parti a l'adhésion de la Commission des Monuments historiques et des hommes les plus qualifiés pour parler du respect dû au glorieux édifice. C'est maintenant affaire d'exécution. L'architecte qui en a la charge, M. Deneux, connaît aussi bien que personne les dangers de « la pente glissante » (le mot est de Viollet-le-Duc, qui s'y entendait), où furent entraînés tant de restaurateurs. Si modéré, du reste, que soit le programme adopté, il comporte des centaines de millions de crédits et plus d'un demi-siècle de travaux. Car il est plus aisé de démolir que de reconstruire.



Les Monuments commémoratifs de la guerre. — Malgré l'enquête ouverte par un de nos confrères, on n'a pu décider encore lequel est le plus laid des monuments qui meublent nos places et nos jardins. Mais qu'ils soient trop, personne n'en doute.

Pendant les concours s'organisent pour commémorer la Victoire et ses ouvriers; les projets s'ébauchent; les brochures et les prospectus circulent. Faut-il, parce que les sculpteurs ont été trop encombrants, décourager

toutes leurs tentatives nouvelles et leur interdire toute occasion de nous donner un chef-d'œuvre ?

Il y a un moyen de tout concilier : que pour tout nouvel emplacement concédé, on fasse disparaître de la voie publique deux statues

périmées. Qu'on envoie les pharmaciens à l'école de pharmacie, les médecins dans les hôpitaux, les généraux dans les casernes, les parlementaires au Parlement.

On nous dit que l'administration y a déjà songé.

LES EXPOSITIONS

Au petit palais. — Une exposition des plus intéressantes s'est ouverte au profit des régions dévastées. La peinture espagnole, depuis Goya, la peinture vénitienne, depuis Tiepolo, les illustrateurs français, depuis Moreau-le-Jeune, y étaient représentés par les œuvres les plus rares. Une section spéciale groupait les œuvres Yougo-Slaves. Nous avons demandé à notre collaborateur, M. François Monod, de présenter à nos lecteurs le statuaire Mechtrovitch, éloquent interprète de la nouvelle nation.

Ivan Mechtrovitch. — M. Mechtrovitch est depuis longtemps connu en France. Mais il n'avait exposé à Paris, jusqu'ici, que des morceaux isolés. En nous offrant l'ensemble de ses principaux ouvrages, l'Exposition Yougo-Slave du Petit Palais a permis, enfin, au public français de prendre la mesure d'une des grandes figures de l'art contemporain.

Né en 1883, en Dalmatie, fils d'un paysan menuisier, M. Mechtrovitch a passé ses années de jeunesse à Vienne, à Paris, en Italie. Comme tous les créateurs, il s'est enrichi des influences qui répondaient à sa propre nature, celles de Rodin, de M. Bourdelle, celles aussi de la sculpture grecque archaïque et de Michel-Ange. Si elles l'ont, parfois, trop absorbé, à tout prendre pourtant, elles n'ont affaibli en rien ni la rude originalité, ni l'éloquence grave et passionnée, ni l'imposante unité qui dominent toute son œuvre.

Cette œuvre entière est née de la rencontre d'un puissant tempérament de sculpteur, doué d'une imagination véhémement et pathétique, avec un grand sujet qui s'est imposé à M. Mechtrovitch comme une vocation exclusive. Elle a

pour substance l'âme de tout un peuple, le peuple de la Grande Serbie, l'effort et l'angoisse de sa lutte séculaire contre l'envahisseur et l'oppresseur, Turc ou Habsbourg, et son refus de consentir jamais ni à l'asservissement, ni à mourir.

Un monde de figures historiques et légendaires, a vécu et grandi dans la mémoire et



La Mère de l'artiste.

MECHTROVITCH.

*Maternité.*

MECHTROVITCH.

dans les chants nationaux du peuple serbe. Paladins et guerriers, veuves chargées de deuil et de souvenir, mères d'une race martyrisée et toujours passionnée d'indépendance, M. Mechtrovitch a fixé ces fantômes. En les élevant à la stature de demi-dieux et à la dignité monumentale, son imagination véhémence et tourmentée les a tirés du marbre avec cette ampleur et cette liberté de métier, avec cette audace de mouvement et d'expression et avec cette fécondité qui n'ont jamais appartenu, dans l'art moderne, qu'à un petit nombre de créateurs.

Cette foule de figures héroïques a sa place ordonnée dans un temple de dimensions colossales, conçu par M. Mechtrovitch dès sa jeunesse. Le temple doit être érigé dans la plaine

de Kossovo, au lieu qui a vu la bataille où, en 1839, l'indépendance de l'ancien Empire Serbe avait succombé à l'invasion turque et au nombre.

L'œuvre de M. Mechtrovitch s'achève à l'heure où la Yougo-Slavie renaît dans la liberté. Conçue dans la méditation du passé, elle apparaît aujourd'hui dédiée au présent comme le symbole de la lutte prodigieuse dont le peuple serbe sort victorieux après cinq ans de souffrances et d'héroïsme sans mesure, et comme le monument prédestiné de la résurrection de la Grande Serbie.

FRANÇOIS MONOD.



La Foire de Paris. — Une installation somptueuse n'eut pas été de mise au moment où une partie de nos populations est encore sans abri.

La foire présente une activité de bonne augure. C'est tout ce que nous pouvions espérer.

Tout au long des baraquements de l'Esplanade des Invalides, du Cours-la-Reine et des Tuileries, l'art n'apparaît encore que bien timidement dans les objets placés sous nos yeux. Signalons, cependant, au passage les étains repoussés et ciselés d'Eugène Chanal, les étoffes de Coudyser, les bijoux de Charles Feuillâtre, les objets de parure de Hamm.

Ce qui est à noter, c'est que le meuble moderne tient déjà ici une assez large place. Les ensembles de Gallerey, de Jallot, de Tony Selmersheim, de Sue et Mare, de Francis Jourdain, de Fréchet retiennent à juste titre l'attention.

Un autre point est acquis. On a longtemps reproché au meuble moderne d'être de prix inabordable. Nos artistes ont tenu compte de ce reproche. Soit en organisant eux-mêmes leur production, soit en s'associant à des industriels, comme certaines grandes maisons d'aviation, qu'il y a plaisir à voir s'engager dans cette voie au lendemain de la guerre, ils ont abaissé très sensiblement leurs prix de revient.

Nous avons noté des mobiliers de salle à manger ou de chambre à coucher, tout au moins acceptables et souvent tout à fait agréables, à des prix variant entre 540 et 4.400 francs. Il y a lieu d'espérer, dans ces conditions, que les

maisons de nos provinces dévastées ne seront pas meublées uniquement avec de ridicules pastiches de nos vieux styles.

Nous pouvons entrevoir aussi, par les quelques modèles exposés sur l'Esplanade des Invalides, ce que seront ces maisons elles-mêmes. Constatons seulement aujourd'hui que le bois, les briques creuses, les matériaux agglomérés, les constructions moulées et le ciment armé se prêtent aisément aux formes les plus variées. Nous aurons très prochainement l'occasion de commenter un des exemples de cette heureuse adaptation des matériaux et des procédés nouveaux.

Pierre Gourdault. — A la fin d'avril, s'est ouverte chez Georges Petit une exposition rétrospective des œuvres de Pierre Gourdault. Il faut remercier le maître de l'artiste, M. Marcel Baschet, le rédacteur du catalogue, notre collaborateur M. Léonce Bénédite, et tous les organisateurs d'avoir réuni pour nous plus de deux cents toiles, dessins et gravures.

Boursier de voyage en 1904, à la suite de son remarquable *Campement dans la Montagne*, Gourdault fut attiré par l'Espagne, d'où il a rapporté quelques paysages épiques.

La province française l'a retenu ensuite, et nous a valu quelques chaudes études, comme les vues de Saintes (1910) et de Carpentras, quelques belles scènes, prises sur le vif, comme son *Départ en voiture au clair de lune* (1912), ses *Barques de pêche* (1912).

Mais, à cette date, le Prix national permet à l'artiste de nouveaux voyages, et le voici parti pour Tunis, Kairouan, Gafsa, Carthage, fixant sur la toile, dans une pâte généreuse, des impressions de plus en plus éclatantes. Son talent touche à la pleine maturité.

La guerre vient. Pierre Gourdault est caporal au 4^e zouaves. Atteint à la tête par un éclat d'obus, le 28 décembre 1914, il expire huit jours plus tard après une affreuse agonie. Une admirable citation, épinglée au portrait du héros, magnifie ce lamentable dénouement.

EXPOSITIONS OUVERTES OU ANNONCÉES

MUSÉE DU LUXEMBOURG. — En attendant le retour de tableaux français, prêtés aux expositions d'Amérique,

d'Espagne, de Copenhague, de Genève, le musée offre ses salles à des expositions temporaires.

Il nous a fait ainsi connaître, en mai, une série véridique de soldats alliés, par Eug. Burnand, et des aquarelles de Charles Martel (vues de Grèce, de Salonique, du Mont Athos), documents justes, discrets, sans prétention et qui n'en sont que plus évocateurs d'un pittoresque merveilleux.

Le Luxembourg prépare, pour le 15 juin, une exposition rétrospective de Carolus Duran.

A la fin de l'été, il groupera des toiles de peintres américains.

GALERIE BARBAZANGES, 109, faubourg Saint-Honoré, du 20 mai au 7 juin : M^{lle} Dufau. Dans ses œuvres récentes, l'artiste se plaît à des accords éclatants qui méritent d'être signalés.

GALERIE PAUL ROSENBERG, 21, rue La Boétie, mai-juin : Louis Charlot. On peut souhaiter plus de grâce et de spontanéité, mais non plus de vigueur. La volonté obstinée de l'artiste force l'attention et l'estime.

GALERIE DES BEAUX-ARTS, 10, rue Auber, fin mai : Fornerod nous démontre, une fois de plus, dans la nature morte, la figure et le paysage, ses rares qualités de décorateur.

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, 5 mai, 30 juin : Exposition triennale.

DEWAMBEZ, 43 boulevard Malesherbes : du 1^{er} au 15 juin, exposition Roubille. — Du 16 au 30 juin, exposition de la chasse.

MARGUY, 11, rue de Maubeuge, jusqu'au 1^{er} juillet : première exposition du groupe « Les hommes et les Arts ». — Exposition permanente d'ameublement moderne.

GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, 1^{er} au 15 juin : Œuvres de Rigaud, de M^{lle} Adour, de Norton. — 16 au 30 juin, aquarelles de Henri Duhem (Douai).

JARDIN D'ACCLIMATATION : Art pratique du Bâtiment, organisée par la Chambre syndicale des Architectes français, ouverte jusqu'au 15 août,

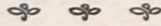
MUSÉE GALLIERA, 10, avenue Pierre I^{er} de Serbie ; juin-octobre, exposition des Arts appliqués Alsaciens et Lorrains.

GALERIE DU LUXEMBOURG, 73, boulevard Saint-Michel : 1^{er} au 30 juin, exposition d'Art champenois.

GRAND PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES : Exposition au profit des Œuvres de Guerre, de la Société des Artistes français et de la Société Nationale de Beaux-Arts.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS : du 30 mai au 28 juin, Exposition de Tapis Marocains ; exposition René Piot.

LES VENTES


 QUELQUES PRIX D'ŒUVRES MODERNES
 PENDANT LA GUERRE


Si la guerre, surtout au début, eut pour effet de diminuer le nombre des ventes, il y eût, même aux heures les plus tragiques, de sensationnelles adjudications. On s'en rendra compte à la lecture des quelques chiffres que nous donnons ci-dessous :

FRANCE

10 et 11 décembre 1917. — Vente ZUBALOW : Corot. *L'Odalisque Sicilienne* : 120.000 ; Produit total de la vente : 595,085.

2 mars 1918 — Vente SARLIN : Cette collection de tableaux modernes, qui comprenait, entre autres, quinze Corot, six Daubigny, sept Delacroix, a été achetée en bloc et à l'amiable, par un amateur Danois, M. W. Hansen, pour la somme de trois millions.

26 et 27 mars 1918. — Collection Edg. DEGAS : Cassatt (Mary), *Fillette se coiffant* : 21.000 ; Cézanne, *Baigneur au bord de l'eau* : 23.100 ; Daumier, *Homme assis dans un fauteuil* : 20.000 ; Delacroix (E.), *Portrait du baron Schwiter* : 80.000 ; *L'appartement du comte de Mornay* : 22.000 (au Musée du Louvre) ; Ingres, *Portrait du marquis de Pastoret* : 90.000, *Portrait de M. et M^{me} Leblanc* : 270.000 ; Manet, *Le départ du bateau à vapeur* : 40.500, *Le Jambon* : 30.000, *Morisot (Berthe), Femme et enfant sur une terrasse au bord de l'eau* : 27.000 ; Renoir, *Tête de femme (portrait de M^{me} H.)* : 33.000 ; Van Gogh, *Tournesols* : 19.200. Produit total de la vente : 1.966.220.

6, 7 et 8 mai 1918. — Atelier Edgar DEGAS. Tableaux : *Danseuse aux bouquets* : 70.000, *Portrait d'Ed. Manet* : 40.500, *Portrait de famille* : 300.000 (au Musée du Louvre, reproduit à notre rubrique Musées), *Sémiramis construisant une ville* : 29.000 (au Musée du Luxembourg), *Quatre danseuses* : 132.000, *Portrait de Marcellin Desboutin* : 18.000 (au Musée du Luxembourg), *Au foyer, exercices de danse* : 100.200, *Portrait de Duranty* : 95.000, *Portrait de femme en robe blanche* : 75.000, *Portrait d'une jeune femme en robe brune* : 71.000, *Deux jeunes femmes en toilette de ville, répétant un duo* : 100.000. Produit total : 5.602.400.

7 novembre 1918. — Collection Edgar DEGAS (estampes). Produit total : 74.592.

15 et 16 novembre 1918. — Collection Ed. DEGAS (2^e vente). Tableaux, dessins, aquarelles, pastels. Produit total : 69.175.

22 et 23 novembre 1918. — Collection DEGAS, estampes par l'artiste. Produit total : 293.128.

11, 12 et 13 décembre 1918. — Atelier DEGAS. Tableaux. Produit total : 1.654.190.

Il n'est pas encore temps de donner le total général des ventes Degas, puisque de nouvelles enchères sont annoncées pour le mois de juillet.

25 novembre 1918. — Vente vicomte de CUREL :

Corot, *Le lac de Terni* : 237.000, *Bergère lisant* : 70.000 ; Courbet, *La Remise aux chevreuils* : 42.000 ; Daubigny, *Lavandière au bord de la rivière* : 41.000 ; Decamps, *Une ville d'Italie* : 41.000 ; Jongkind, *Les patineurs* : 83.100 ; Monet, *L'Inondation à Argenteuil* : 25.600 ; Moreau (Gustave), *Œdipe et le Sphinx* : 25.000 ; Regnault, *Berger espagnol* : 43.500 ; Rousseau, (Ch.) *La maison du garde* : 135.000 ; Troyon, *Vaches et moutons au pâturage* : 87.000 ; Ziem, *Une rue de Milan* : 48.500. Produit total : 2.892.650.

7 décembre 1918. — Vente J.-Ch. ROUX : Monticelli, *Le jardin des Amours* : 17.000 ; Ricard, *Portrait de l'artiste* : 56.000. Produit total : 788.812.

24 février 1919. — Vente Octave MIRBEAU : Cézanne, *Portrait de l'artiste* : 25.000. *Au fond du ravin (L'Estaque)* : 41.000 ; Van Gogh, *Le père Tanguy* : 20.200 ; Monet, *La cabane du douanier à Pourville* : 20.600 ; Renoir, *Le torse nu* : 32.500. Total de la vente : 418.410.

3 mars 1919. — Vente BOUSSOD, VALADON et C^{ie} : Corot, *L'arbre tombé en travers de la rivière* : 212.000, *L'étang et les villas vus à travers les saules, à Ville-d'Avray* : 138.100 ; Daubigny, *Une vue de Bonnières* : 50.000 ; Millet, *Maisons à Barbizon* : 52.000 ; Troyon, *Animaux près d'un étang au clair de lune* : 39.200. Total de la vente : 941.450.

13 mars 1919. — Vente MANZI : Carrière, *Portrait du peintre par lui-même* : 32.500 ; Gauguin, *La Orana Maria* : 58.000 ; Toulouse-Lautrec, *La leçon de chant* : 15.700.

26 mars 1919. — Vente DENYS COCHIN : Corot, *Le Forum vu des jardins Farnèse* : 57.000 ; Courbet, *Les enfants de cœur d'Ornans* : 26.000 ; David, *Télémaque et Eucharis* : 28.000 ; Delacroix, *Le Tasse dans la maison des fous* : 51.000, *Cléopâtre et le paysan* : 92.000 ; Manet, *Course de taureaux* : 58.000 ; *La serveuse de bocks* : 73.000.

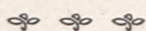
A L'ÉTRANGER

Allemagne. — Mai 1916. — Vente STERN : Julius Stern, directeur de la Banque Nationale d'Empire, possédait une des plus importantes collections allemandes d'art moderne. Nous en extrayons les principales œuvres françaises : Cézanne, *Tulipes* : 50.000 (le plus haut prix de la vente, après un tableau de Max Liebermann. Stern avait payé ce tableau 5.000). Degas, *Danseuses*, dessin : 32.500 ; Van Gogh, *Portrait de femme* : 38.750 ; Claude Monet, *Le champ de coquelicots* : 45.625, *Vue de Trouville* : 43.750 ; Renoir, *Baigneuse* : 32.875 ; Sisley, *Bord de Seine* : 15.875 ; Rodin, *Le Baiser* : 47.500.

Etats-Unis. — Avril 1916. — Vente FREEDMANN, de New-York : Corot, *Nymphes au bain* : 100.000.

17 avril 1917. — Ventes WATSON, WADSWORTH et SPERRY, à New-York : Corot, *Le Bac* : 172.500, *Environs d'Arleux* : 152.500, *Le soir* : 148.000, *La Mère* : 75.000 ; Daubigny, *Sur l'Oise* : 44.000 ; Decamps, *Enfants effrayés* : 75.000 ; Troyon, *En route pour le marché* : 225.800, *Le chemin tournant* : 130.000.

LIVRES ET REVUES



LÉON ROSENTHAL. — *Villes et villages français après la guerre. Aménagement. Restauration. Embellissement. Extension.* — Paris, Payot [1918], pet. in-8°, 288 p.

L'abondante littérature que ces dix dernières années ont vu naître sur ce sujet est heureusement condensée et citée dans ce petit livre. L'histoire du développement de nos agglomérations y est évoquée et expliquée. Les problèmes capitaux de l'extension et de la reconstitution des villes et des villages y sont posés et les solutions passées en revue. Dans un esprit très libéral et très vivant, l'auteur a résumé les enseignements de la géographie, de l'histoire, de l'hygiène, de l'économie sociale, étudié la législation et la réglementation éditaires dans leurs rapports avec les intérêts publics et privés. Pénétré de la beauté classique ou pittoresque de nos vieux quartiers, en même temps qu'ouvert à nos besoins et à nos goûts actuels, il a esquissé nos lignes de conduite sur l'extension des cités, les voies de circulation, la répartition et l'aménagement des édifices publics, des immeubles urbains, des espaces libres et des cités-jardins, sur les abords des grandes villes, le mobilier de la rue... La lecture du livre de M. Rosenthal est la meilleure initiation à la science récente de l'urbanisme, qui doit préoccuper particulièrement l'architecte et l'administrateur, mais dont tous les citoyens devraient avoir notion.



PAUL LÉON. *La Guerre et l'Architecture. La Renaissance des ruines, maisons, monuments.* — Paris, Laurens, 1918, in-8°, 96 p. et 24 pl.

En esquissant les traits éternels de la maison française, dans les provinces dévastées, en étudiant les projets de reconstruction réunis par la Société des Artistes diplômés ou par le Ministère de l'Agriculture, l'auteur a montré comment on pouvait accommoder aux habitudes ancestrales les améliorations techniques et hygiéniques.

En matière de restauration d'édifices, a écrit un jour le professeur Clemen, la France a été « le modèle et l'éducatrice des pays voisins ». Les effets de la guerre sur tant de nos monuments historiques nous fournissent une redoutable occasion de mériter cet éloge de l'un de nos ennemis. Les restaurations ne peuvent être pratiquées suivant des principes uniformes et systématiques. Il y a des ruines qui doivent être conservées comme des vestiges sacrés. Il y en a qui peuvent et doivent être relevées. Dans chaque cas particulier des solutions différentes s'imposent, où doit dominer tantôt le respect du passé et tantôt la confiance dans notre sens d'adaptation.

Les réflexions et les informations judicieuses de M. Paul Léon sont d'un homme qui a examiné de près ces problèmes si complexes et si délicats. Aussi ont-elles plus de portée que les boutades d'artistes ou d'écrivains mal informés.

Il n'est pas indifférent de noter que l'auteur est à la tête de nos grands services publics d'architecture. S'il ne faut pas tout demander à l'Administration, il est cepen-

dant nécessaire d'attendre beaucoup de son concours actif et éclairé pour le relèvement de notre pays.



L. DIMIER. *Histoire de la Peinture française au XIX^e siècle.* — Paris, Delagrave, petit in-4°, x + 320 pages et 48 planches.

Imaginez qu'un associé libre de l'Académie royale de peinture et de sculpture ait survécu par miracle à son temps ; imaginez que cet émule du comte de Caylus, de Mariette et de l'abbé Gougenot ait promené sa curiosité dans toutes les expositions du XIX^e siècle ; qu'il ait apporté dans cette enquête une érudition solide et la culture nécessaire pour peser les idées et les formules ; imaginez que, sans proscrire absolument toutes les innovations, il ait conservé le culte des « principes de l'art » et que, par horreur sans doute de la phraséologie de nos esthètes, il soit même resté fidèle au vocabulaire désuet des anciens connaisseurs... Mais nous n'avons pas la peine d'imaginer : il semble en effet que ce survivant d'un âge lointain ait conduit la plume de M. Dimier, dans l'étude que celui-ci a récemment consacrée à la peinture française, depuis la suppression de l'ancienne académie, en 1793, jusqu'à cet événement que fut, paraît-il, la mort de Gérôme, en 1903.

Si l'on veut bien se placer au point de vue de l'auteur, on ne sera pas trop blessé de quelques jugements qui touchent au blasphème, comme certains passages sur Millet ou Puvis ; on s'expliquera certaines admirations débordantes, comme celle qu'il professe pour Couture ou Baudry ; on comprendra qu'il s'irrite de toutes les contorsions romantiques ou symboliques et qu'il trouve, au contraire, pleine de naturel la gymnastique effrénée des figures imitées de la Sixtine. On lui saura gré, enfin, d'avoir bien voulu accorder qu'Ingres, Delacroix, Decamps, Corot, Courbet, Manet, Sisley, Degas, Lautrec ont possédé certaines « parties » de l'art de peindre.

Il n'est personne qui n'ait beaucoup à apprendre dans ce volume remarquablement informé. Par ses critiques, même les plus étroites, il peut servir d'antidote aux panegyriques béats qui sont devenus de règle en faveur de tous les artistes qui ont eu un jour maille à partir avec la foule ou avec les jurys.

Faire le départ entre les affectations dues à la mode ou à l'esprit de système, justement raillées par M. Dimier, et, d'autre part, tout l'élargissement de la sensibilité, tout le rafraîchissement de la vision, auxquels il fait trop petite mesure, serait la matière d'un autre livre. Le simple souci de notre avenir esthétique commande, en tout cas, qu'on accueille avec la plus grande attention un ouvrage où sont exposés avec beaucoup de force et d'originalité les méfaits d'un abaissement progressif de l'enseignement artistique et le danger du mépris que professe une certaine critique pour toutes les disciplines et toutes les traditions.

MAISONS RECOMMANDÉES.

J. MEYNIAL, Successeur de JEAN FONTAINE
Libraire, 30, Boulev. Haussmann

ACHAT ET VENTE DE LIVRES RARES ET PRÉCIEUX
DU XV^e AU XIX^e SIÈCLE

Manuscrits, Reliures anciennes avec et sans Armoiries, Gravures, Direction de Ventes publiques, Expertises. — Catalogue franco sur demande.

A. CORNU LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
5, Rue Guénégaud, PARIS (VI^e)

OUVRAGES SUR LES BEAUX-ARTS

Archéologie, Littérature, Histoire, Mémoires, etc.

CATALOGUES ILLUSTRÉS DE VENTES

de Tableaux, d'Objets d'Art et de Curiosités

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES — CATALOGUE MENSUEL FRANCO

MAGNIER FRÈRES

Reliures de Luxe et de Bibliothèques

7, Rue de l'Estrapade, 7 — PARIS



PAYOT & C^{ie}, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Pour paraître prochainement :

JACQUES GREBER, S. A. D. G.

Rapporteur du Commissariat général des Affaires de Guerre Franco-Américaines. Chargé des plans d'Embellissements de la Ville de Philadelphie. Actuellement en mission pour le Ministère des Régions libérées.

L'ARCHITECTURE

AUX ÉTATS-UNIS

Preuve de la force d'expansion du génie français. Heureuse association de qualités admirablement complémentaires.

Préface de **VICTOR CAMBON**

Ingénieur E. C. P.

Plus de 400 illustrations, nombreux hors-texte, planches en couleurs, 100 plans cotés. 1 volume in-4° raisin en phototypie.

Demander le prospectus.

à **MM. PAYOT et C^{ie}**, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris,

ou à la **Direction de "ART ET DÉCORATION"**,

2, rue de l'Échelle, Paris.

